

JEAN WILSON
Université Sainte-Anne

La consolation

Pour Jean-Louis Morisot

On pourrait commencer par se demander pourquoi, de toutes époques, les écrivains ont tenté de consoler par leurs mots des êtres affligés. Henry Bataille proposait une réponse aussi simple que belle : si on tente de consoler par les mots, c'est que les mots ont justement ce pouvoir. Il faut murmurer quelque chose, des mots, n'importe lesquels, s'ils consolent. Et on ne leur demandera que d'être doux :

Les doux mots que morte et passée...
On dirait presque des mots d'amour,
De sommeil et de demi-jour...
La plupart des mots que l'on sait
N'enferment pas tant de bonheur.
On dit Marthe et l'on dit Marie,
Et cela calme et rafraîchit. –
Il y a bien des mots qui pleurent
Ceux-là ne pleurent presque pas...
[...]
Il faut murmurer quelque chose
Pour se bien consoler, des mots,
N'importe lesquels s'ils consolent,
S'ils endorment et tiennent chaud. –
Ah ! loin des meilleures paroles,
Les doux noms que Marthe et Marie,
Les doux mots que morte et passée¹...

Avouons que nous avons bien besoin de consolation quand on se retrouve aux abords de la Bouche d'Ombre qui tout engloutit².

N'importe lesquels s'ils consolent... cela semble simple mais l'est moins qu'on ne saurait le penser. Car quels mots consolent encore? La question est d'une actualité pérenne.

Nous avons connu un homme qui laisse dans le deuil des proches. Que saurait-on encore leur dire? Quelle parole, fût-elle des plus vieilles, leur répéter? Voilà le critère.

Une recherche s'imposerait donc. On commencerait par des textes de facture religieuse, domaine qui n'est certes pas étranger aux chagrins de nature existentielle. On sortirait de sa bibliothèque *Le livre de la consolation* de Maître Eckhart³. Qu'y trouverait-on? Des paroles encore consolantes? On nous y promet « trente fragments et avis dont chacun est en soi de nature à nous consoler ». C'est ce que nous cherchions justement. Mais ce qui frappe d'abord, ce sont les aberrations. L'auteur nous parle de notre ignorance, du fait que Dieu ne permettrait jamais un malheur, ou un dommage, sauf là où il projette, par eux, un progrès beaucoup plus grand. On connaît la rengaine: tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Voltaire s'est fort habilement gaussé de cette idée-là.

Dieu châtie ceux qu'il aime, et c'est un signe que le roi a une grande confiance dans un chevalier quand il le met au premier rang du combat. Voilà trois mauvais mots à prononcer à un endeuillé: *rois, chevaliers* et *combats*.

Et cela se poursuit. Comment se soustrairait-on à la volonté de Dieu? La belle obéissance! Mais il y a mieux encore: sachez que tout malheur est un crédit auprès de Dieu, que, plus on a souffert, plus facilement on sera admis à contempler Dieu éternellement. Sommes-nous ici encore dans le domaine religieux ou sommes-nous dans celui d'une ubuesque finance?

Maître Eckhart nous dit aussi que perdre une chose finie, c'est se débarrasser d'une chose incommode et pénible. Si j'ai à vivre l'heure de la mort de ma mère, j'ose espérer que les adjectifs *incommode* et *pénible* ne seront pas de ceux qui se présenteront à mon esprit pour honorer son souvenir. On nous promet que notre souffrance sera métamorphosée en joie. Bien. Cela reste à voir.

Maître Eckhart poursuit en expliquant qu'il faut nécessairement vider le fond de son âme pour saisir en soi la joie divine. Avouons que l'idée est belle. Poétique même. Mais comment vider son âme quand on la cherche encore ? Et que faire quand on cherche encore Dieu ? Tout le problème de la lecture de cette consolation me semble être la cheville *Dieu*. Elle est partout, tous les autres mots tournent autour d'elle, comme autant de planètes autour de l'Astre. Toutes les conjonctions et tous les mots de liaison semblent s'y rapporter :

- *Puisque* Dieu le veut, je souffre.
- On souffre *pour* Dieu et l'on devrait s'en trouver honoré.
- Dieu souffre *donc* je dois accepter de souffrir aussi.
- Quand je souffre, je souffre *en* Dieu.
- Il faut accepter de souffrir *comme* Dieu.
- Me sentir honoré lorsque je souffre car je sais alors que Dieu souffre *avec* moi.
- La compassion d'un homme adoucit nos souffrances, *d'autant plus* celle de Dieu.

Par lui, avec lui, en lui. C'était pourtant clair. Et il serait tout de même injuste d'ignorer chez Maître Eckhart le souffle mystique. Certaines phrases sont loin d'être banales : « La seule œuvre est une œuvre intérieure et cette œuvre est d'aimer Dieu. » On pense à Simone Weil⁴ : la consolation ne s'atteint que par le détachement absolu. Il faut parvenir à *se dépouiller de la royauté imaginaire du monde*, à atteindre la solitude absolue, à *se vider du monde*, à *revêtir la nature d'un esclave*, à se réduire au point qu'on occupe

dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire à rien. Il faut, en somme, arrêter le temps à l'instant et s'y anéantir.

Gustave Thibon⁵ a dit de l'œuvre de Simone Weil « qu'elle émane de ce sommet de l'être qui surplombe tous les temps et tous les lieux ». La philosophe danserait élégamment avec Maître Eckhart sur les sommets de toujours.

Mais l'air raréfié des Everests de ce monde ne convient pas à tous. Qu'en est-il des humbles mortels qui ne parviennent pas à se néantiser complètement pour réussir à tout supporter? Ont-ils seulement espoir de se consoler? Quelles paroles leur préférer encore?

De toutes les hautes phrases de Maître Eckhart, il en est de plus humbles qui résonnent encore un peu en nous. On retiendra deux courtes remarques sur la nature de notre condition: qu'aucun malheur n'est sans bonheur et que la compassion des hommes adoucit la souffrance.

Deux remarques qui ne sont pas sans rappeler les arguments consolateurs de l'Antiquité. À cette époque, la consolation fut élevée au statut de genre littéraire et s'enseignait même dans les écoles de rhétorique. Un domaine vaste et riche vers lequel nos recherches des paroles de consolation doivent nécessairement nous mener.

Les raccourcis n'étant pas interdits, nous commencerons par une mise en garde de Paul Veyne qui notait la bizarrerie même du genre:

[...] qui inflige à l'endeuillé le devoir de surmonter sa douleur et la démonstration qu'il n'a pas perdu grand-chose. Ne croyons pas que les humains aient assez changé en vingt siècles pour que les consolés antiques n'aient pas vu d'un mauvais œil leurs consolateurs; lorsque Cicéron est exilé au désespoir, il a soin de préciser à ses amis qu'il souhaite qu'on le plaigne et qu'il préfère qu'on lui fasse grâce des objurgations et des castigations habituelles; trêve de consolation, écrit-il. En d'autres termes, les Anciens ne toléraient ces rudes sermons appelés consola-

tions qu'en vertu du respect qu'ils avaient pour la philosophie et sa vocation châtieuse. Prêtre de l'âpre vérité, un philosophe ne doit pas être trop clément ou compréhensif⁶.

Le genre foisonne donc d'exhortations au courage et d'arguments consolateurs. Des arguments finalement assez peu nombreux puisqu'un chercheur allemand⁷ en a fait la compilation en 1958. Par ces arguments on intimait l'endeuillé à se comporter dignement et on tentait de lui faire retrouver sa tranquillité intérieure⁸. On le propulsait dans une thérapie. Les arguments étaient pour la plupart assez sévères ; on opérait à froid. Jean Hani, dans sa notice introductive à la *Consolation à sa femme* de Plutarque⁹, relève une dizaine de topiques propres au genre. On critiquait, par exemple, l'affliction excessive, la jugeant nuisible à la santé de l'âme comme à celle du corps ; on considérait que cette affliction était le plus souvent produite par une opinion fautive, par un dérèglement de la raison ; on faisait, conséquemment, l'éloge d'un deuil modéré qui n'entame pas l'intégrité de l'être, et on rappelait que la mort est non seulement inévitable mais qu'elle entre dans l'ordre des choses, qu'elle est le lot de tous les hommes, que la vie est brève et pleine de maux, que la mort libère en fait de l'inconvénient d'être né, qu'elle ramène aux limbes d'avant la naissance, seule véritable patrie et, enfin, que le meilleur moyen d'honorer ses morts et d'assurer sa paix intérieure c'est encore de cultiver leur souvenir.

Ces topiques ont fait leur chemin. On retrouve une exhortation au courage et à la bienséance dans les propos de Claudius à Hamlet. Nous sommes au tout début de l'acte premier, dans la salle du conseil :

Tis sweet and commendable in your nature, Hamlet,
To give these mourning duties to your father.
But, you must know, your father lost a father ;
That father lost, lost his ; and the survivor bound

In filial obligation, for some term
 To do obsequious sorrow: but to persever
 In obstinate condolement is a course
 Of impious stubbornness; 'tis unmanly grief:
 It shows a will most incorrect to heaven;
 A heart unfortified, a mind impatient;
 An understanding simple and unschool'd:
 For what we know must be, and is as common
 As any the most vulgar thing to sense,
 Why should we, in our peevish opposition,
 Take it to heart? Fie! 'tis fault to heaven,
 A fault against the dead, a fault to nature,
 To reason most absurd; whose common theme
 Is death of fathers, and who still hath cried,
 From the first corse till he that died to-day,
 'This must be so'¹⁰.

“*This must be so*”. L’argument, final, compte parmi les seuls qui tiennent peut-être encore de nos jours, puisqu’il se situe aux limites du langage. C’est un peu ce que prétendait Cioran :

Enterrement dans un village normand. Je demande des détails à un paysan qui regardait de loin le cortège. « Il était encore jeune [...]. On l’a trouvé mort dans les champs. Que voulez-vous? C’est comme ça... C’est comme ça... C’est comme ça... »

Ce refrain, qui me parut cocasse sur le coup, me harcela ensuite. Le bonhomme ne se doutait pas qu’il disait sur la mort tout ce qu’on peut en dire et tout ce qu’on en sait¹¹.

Insurpassable cliché donc. Malheureusement. Mais cela ne prouve-t-il pas justement que les arguments réussissent rarement à vraiment émousser la pointe du chagrin?

Une simple douleur partagée nous semble déjà plus efficace. Grande est la vertu de la compassion. Malherbe le savait et l’a dit dans les vers immémoriaux adressés à Monsieur du Périer qui venait de perdre sa fille. De tous les

conseils qu'il lui offre, on retiendra un simple hémistiche dont on n'épuisera peut-être jamais la leçon : *Aime une ombre comme une ombre...*

On trouve un autre exemple de discours compassionnel au début de *Madame Bovary*. Le père Rouault tente de consoler Charles suite à la mort de sa première femme :

« Je sais ce que c'est ! disait-il en lui frappant sur l'épaule ! j'ai été comme vous moi aussi ! Quand j'ai eu perdu ma pauvre défunte j'allais dans les champs pour être tout seul ! [...] j'étais quasiment fou, que je ne mangeais plus ! l'idée d'aller seulement au café me dégoûtait, vous ne croiriez pas. Eh bien, tout doucement, un jour chassant l'autre, un printemps sur un hiver et un automne par-dessus un été, ça a roulé brin à brin, miette à miette ! ça s'en est allé, c'est parti, c'est descendu, je veux dire, car il reste toujours quelque chose au fond, comme qui dirait... un poids, là, sur la poitrine ! Mais puisque c'est notre sort à tous, on ne doit pas non plus se laisser dépérir, et, parce que d'autres sont morts, vouloir mourir... Il faut vous secouer, Monsieur Bovary ! ça se passera ! Venez nous voir [...] »

Le passage marquant les grands cycles de la vie me semble avoir une certaine puissance, comme si les mots transcendaient le personnage et revêtaient un je-ne-sais-quoi d'universel. Des mots doux, des mots qui pourraient encore consoler peut-être. Et puis le conseil final est moins banal qu'on pense : « Venez nous voir... » André Comptesponville avouait que, suite à un deuil, la présence d'un homme heureux à ses côtés le consola plus que toute autre chose : « Un ami par contre m'offrit sa gaieté [...] »¹².

La présence, ce fond même de la consolation, elle qui ne parle que de l'absence. Christian Bobin avait raison : « Vous êtes dans cette lumière qui est le fond même de la vie : elle n'est pas l'oubli de nos morts. Elle est leur présence pure, mêlée à la douceur de l'air »¹³.

Ce même Christian Bobin semblait considérer qu'aucune parole n'est véritablement consolante. C'est du moins ce que l'on pourrait penser en lisant une lettre qu'il a longuement retenue pour l'adresser enfin à une dame endeuillée: «J'ai lu avec le calme et le silence qu'elles demandaient ces pages écrites après la mort de votre fils de onze ans. Que vous dire sinon que je ne peux rien vous dire — seulement entendre. Toute parole empruntée à ce monde, fût-ce pour vous consoler, et cette parole-là encore plus que les autres, ne ferait qu'ajouter une injure à cette douleur qui vous occupe [...]»¹⁴.

Si la consolation n'est plus une affaire de paroles entendues, il ne nous reste plus qu'à chercher consolation en nous-même, dans une région où comptent assez peu les mots. Montherlant en offre un bel exemple: «Et enfin, supposé que j'eusse des heures difficiles, je trouverais ma consolation ou en moi-même ou dans l'enseignement des grands sages. Ou dans l'acte sexuel, la plus forte consolation¹⁵...». Ou dans la marque que l'on se trouve désormais un peu consolé. Il y aurait là signe que la vie reprend ses droits.

Proust parlait, quant à lui, de la consolation qu'apporteraient *mille baisers*¹⁶. Voilà qui est déjà mieux. Mais le narrateur, vieillissant, reconnaissait que cette consolation était *maintenant impossible à jamais*.

Il faut chercher ailleurs. La très fidèle et dive bouteille? On peut toujours en effet se consoler en engloutissant litre sur litre. C'est d'une efficacité à toute épreuve quoique passagère. Et c'est endormir plutôt violemment des peines qui resurgissent d'ailleurs ensuite avec plus de violence encore. Mais on peut toujours augmenter la dose et ne jamais sortir de sa torpeur. «Jamais plus de douze ou treize litres par jour...», disait le personnage de Depardieu dans *Uranus*. On pensera aussi aux drogues: «*Any where out of the world*¹⁷». Mais la consolation n'a-t-elle pas pour but de nous y ramener justement à ce monde, coûte que coûte, et préférentiellement les yeux ouverts?

Suffirait-il alors d'atténuer un peu la peine ? Pour retrouver un rythme de vie plus doux, plus tolérable : « si petite soit la consolation, elle berce¹⁸ ». Je crois qu'Alain avait bien raison d'observer que « le premier signe de la consolation c'est que les choses s'éloignent de nous, et se reculent à leur place¹⁹ ». On endormirait donc sa peine avec des plaisirs doux, on laisserait tranquillement cicatrifier son âme brisée. Les moyens sont multiples pour ce faire. Dans Ramuz on *fume avec soin*²⁰ ; chez Alain-Fournier on reprend ses douces habitudes²¹ ; chez Romain Rolland on se promène, on *vagabonde avec l'oncle Gottfried*²². On s'affaire aux petites choses de la vie qui nous permettent de nous déprendre, de revenir vers le bonheur des gens heureux. Car les êtres sont en soi et par eux-mêmes consolation. Ils consolent parce qu'ils sont. Comme ils désolent quand ils ne sont plus. On en revient à la présence. Y a-t-il requête plus belle à entendre que : *soyez ma consolation*²³ ?

Or le souvenir est bien une sorte de présence. Comme si on gardait en soi une parcelle toujours vivante de ceux qui ne sont plus : « Et c'était soudain une consolation de penser qu'elle continuerait à jamais de vivre en moi²⁴ ». Continuer à jamais de vivre en soi : c'est l'éternité à l'échelle des hommes.

N'ayant connu Jean-Claude Morisot qu'à titre de professeur, je dirai simplement : quand il se mettait à expliquer des pages, il en émanait tranquillement comme une lueur. Il parlait sans notes, au fil de ses pensées, oubliant même parfois d'enlever son manteau. Ses livres restaient souvent dans sa mallette qu'il prenait pourtant la peine d'ouvrir.

Sa voix était douce, parfaitement. On serait resté des heures à l'écouter. En sa compagnie, on nageait fort gracieusement dans le monde des idées. Les doux ballets que c'étaient. À n'en ouïr jamais ailleurs leur égal.

Et le professeur Morisot nous parlait immanquablement d'auteurs dont l'œuvre se voulait le témoignage

d'une plongée vertigineuse dans l'aventure humaine. À la fin de chacun de ses cours une vague déception vous gagnait, de celles que nous causent les petites morts quotidiennes.

Il me reste cependant la consolation... Qu'importe le contexte, ces mots, ainsi esseulés, disent bien l'effroi parfaitement sidérant de notre condition qui, quand on y pense, ne serait-ce qu'un instant, est à pleurer. Il ne nous reste peut-être que cela d'ailleurs. Le seul conseil qu'on puisse encore se donner à soi-même : laisser finir toutes les larmes de son corps.

On retrouve ici Saint Ignace de Loyola. Ne considérerait-il pas l'abondance des larmes comme un *don gratuit de Dieu*²⁵ ? Et Bossuet de même : « Mais ceux qui pleurent d'amour et de tendresse, qu'en dirons-nous ? Heureux, mille fois heureux²⁶ ! ». Heureux d'un bien étrange bonheur, celui d'avoir atteint le fond d'un très naturel désespoir, d'avoir étreint l'irrémissible en se retrouvant dans la face noire de ce que l'on pourrait bien appeler un émerveillement²⁷.

Il me revient à l'esprit une page de Rimbaud, la deuxième des *Déserts de l'amour*. C'est la description d'un rêve infiniment triste et désespérant, qui se termine ainsi : « Vrai, cette fois, j'ai pleuré plus que tous les enfants du monde²⁸ ».

Notes

1. Henry Bataille, *La chambre blanche*, Paris, La Différence, 1989, p. 83-84.
2. Le titre de l'ouvrage de Stig Dagerman publié chez Actes Sud en 1981 le dit merveilleusement : *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*.
3. Toutes les citations sont tirées de ce *Livre de la consolation* in Maître Eckhart, *Sermons et traités*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1984, p. 200-234.
4. Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1988, p. 20.

5. *Ibid.*, p. VII.
6. In Sénèque, *Entretiens, Lettres à Lucilius*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 5.
7. Z. Teil, *Consolator und consolandus materia consolandi*, Munich, 1958.
8. Voir Jean Hani in Plutarque, *Consolation à Apollonius*, Paris, Klincksieck, 1972, p. 11.
9. Voir Jean Hani in Plutarque, *Œuvres morales*, tome VIII, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 181-182.
10. Shakespeare, *Hamlet*, The Shakespeare Head Press Edition, Acte I, scène II, vers 87-106.
11. E. M. Cioran, *De l'inconvénient d'être né* in *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1995, p. 1328.
12. André Comte-Sponville, « L'horreur n'est pas la règle » in *La consolation. Mots pour maux*, Emmanuelle Huisman-Perrin (dir.), Paris, Éditions Autrement, 1997, p. 15.
13. Christian Bobin, *L'éloignement du monde*, Paris, Éditions Lettres Vives, 1993, p. 50.
14. *Ibid.*, p. 49.
15. Henri de Montherlant, *Le démon du bien* in *Romans*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 1236.
16. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 759.
17. Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 357.
18. René Bazin, *Le blé qui lève*, Paris, Calmann-Lévy, 1927, p. 127.
19. Alain, *Système des Beaux-Arts*, Paris, Gallimard, 1937, p. 130.
20. C.-F. Ramuz, *Aimé Pache – Peintre vaudois*, Paris, Grasset, 1942, p. 72.
21. Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, Émile-Paul, 1932, p. 203.
22. Romain Rolland, *Jean-Christophe, Le matin*, Paris, Albin Michel, 1961, p. 120.
23. Paul Claudel, *La ville. Deuxième version*, in *Théâtre*, tome I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 425.
24. Simone de Beauvoir, *Les mandarins*, Paris, Gallimard, 1954, p. 535.
25. Saint Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 322.
26. In Vladimir Jankélévitch, *Le je-ne-sais-quoi...*, Paris, PUF, 1957, p. 100.
27. L'expression est de Bobin.
28. Arthur Rimbaud, *Les déserts de l'amour* in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 161.